

**Ma vie de chien**  
*My life as a dog*  
de Lasse Hallstrom

**Fiche technique**

**Suède - 1985 - 1h40**

Réalisateur :  
**Lasse Hallstrom**

Scénario :  
**Lasse Hallstrom**  
**ReidarJonsson**  
d'après une nouvelle de  
**ReidarJonsson**

Musique :  
**Bjorn Isfalt**



Interprètes :  
**Anton Ganzelius**

**Anki Liden**

**Tomas von Bromssen**

**Melinda Kinnaman**

**Ing-Marie Carlsson**

**Résumé**

Le héros, Ingemar, est un gosse qui ne demande qu'à aimer et être aimé et qui rencontre des adultes aux comportements déroutants. Son père est absent, sa mère malade : toujours alitée, grande lectrice de Dieu sait quels romans, acariâtre, secouée par d'abominables crises de toux. Pour attirer son attention, Ingemar s'agite, renverse sa nourriture, comme saisi de crises subites d'épilepsie.

Il a un frère, il a un chien, il a un monde intérieur que l'on devine riche. Dans ses monologues intérieurs, il se compare toujours à plus malheureux que lui afin de se consoler un peu de son sort.

L'été, il est placé à la campagne, chez son oncle. Il s'y sent bien, se fait des amis : une fillette championne de foot et de boxe qui cache le plus qu'elle peut son état en se bandant la poitrine. Il a aussi une belle et pulpeuse amie adulte qui pose pour un sculpteur.

**Critique**

Cette histoire, ces histoires, nous sont contées en désordre, avec tendresse et émotion, sans mièvre complaisance. Elles sont issues d'un roman (de Reidar Jonsson) et cette origine est visible. Des "chapitres" se succèdent que l'on sent plus vécus qu'inventés. Le fil conducteur qui les relie est celui d'une mémoire qui a sélectionné des "moments" quelquefois légers, quelquefois intenses. Il y a de l'humour et même de la folie dans certaines descriptions de personnages et d'ambiances. De la poésie aussi, bien entendu. Il y a surtout un ton : celui de la confiance...

G.Salachas  
*Télérama*

L E E F R A N C E

On l'a vu récemment avec **Hope and Glory** de John Boorman, on le voit encore plus avec **My life as a dog**, il n'y a même pas de guerre pour justifier l'absurdité qui entoure Ingemar. Il n'y a que le cortège des malheurs ordinaires et des petites joies, et une collection de personnages tellement insolites qu'on les sent tout droit sortis de souvenirs d'enfance embellis par le temps, comme des silhouettes échappées de rêves lointains. Grâce à cette étrange philosophie qui lui fait mettre en rapport les événements les plus divers comme pour trouver sa place dans un monde taillé trop grand pour lui, Ingemar survit à travers le rire et les larmes, et puisque les vraies raisons pour lesquelles la vie le ballote aussi durement lui échappent, il invente les siennes - avec un regret, toutefois : alors qu'elle était encore belle et douce et pouvait tout entendre, tout comprendre.

Il y a chez le réalisateur suédois Lasse Halström un véritable talent pour rendre le subtil mélange de bonheur et de peine dont on fait le quotidien, avec des pointes burlesques qui apportent leur originalité au toucher du cinéaste. Dans ce cadre feutré, la performance du jeune Anton Glanzelius n'est plus que remarquable, car il émane de lui en permanence la plus grande émotion contenue par la plus grande pudeur.

Jacqueline Nacache

Entre rire et mélancolie, le jeune réalisateur suédois Lasse Hallström a composé un très joli film tout en demi-teintes, sur un ton doux amer. " *Personnellement*, déclare le cinéaste, *j'aime que l'humour soit en équilibre au bord de la noirceur...*" Et il réussit fort bien ce subtil exercice de funambule : **My life as a dog (Ma vie de chien)** est une chronique tour à tour drôle et grave, faite de mille petites notations très justes et très émouvantes.

Mais c'est aussi une œuvre positive et optimiste : le temps guérit toutes les blessures, il faut croire en la force que

peuvent avoir les hommes... tant qu'ils gardent le sourire et l'espoir. Louons les dieux du cinéma suédois : la relève de Bergman est assurée !

Georges Cohen  
*Actuaciné 72 janvier 88*

Encore un film dont le prince est un enfant. Un de plus ? Certainement pas. Si comme dans la plupart de ceux qu'on a vus récemment l'enfant est prétexte à un regard naïf objectif et moqueur sur le monde des grands, la conduite du récit nous permet miraculeusement de nous identifier au jeune héros, en perdant tout réflexe de maturité d'adulte.

Catherine Wimphen  
Studio magazine

### Divergence...

Ce **Grand chemin** à la scandinave a fait, paraît-il, un malheur aux Etats-Unis. Il est joliment filmé, gentiment interprété. Mais toute cette joliesse et cette gentillesse finissent par diluer l'intérêt dramatique : les enjeux du récit s'amusent, le rythme s'essouffle, les saynètes s'accumulent. L'introspection du jeune héros reste sommaire (quelques plans répétitifs d'espace étoilé, le flashback muet d'une scène de plage avec la mère), tandis qu'aucune menace extérieure réelle ne semble peser sur son avenir. On finit par "suivre", à défaut de se passionner : tranche de vie, d'accord, mais un peu de style n'a jamais fait de mal à personne.

Yann Tobin  
*Positif 325 mars 88*

### Rapport du cinéma et de l'enfance

Quand on compare ce qui lui arrive avec les catastrophes qu'on lit tous les jours

dans les journaux (comme la mort de cette chienne enfermée dans une fusée, et qui a tourné cinq mois dans l'espace avant de mourir de faim), le petit Ingemar a encore de la chance - malgré sa mère malade, son père absent, et le fait que personne ne sache au juste quoi faire de lui...

Si le cinéma a de tous temps entretenu avec l'enfance des rapports de totale fascination, cela s'est traduit en gros par deux attitudes. L'une héritée de Hollywood qui, de façon perverse, a toujours utilisé l'enfant à la fois comme un puissant générateur d'émotion facile et un adulte en réduction, susceptible d'être observé avec un voyeurisme de bon aloi ; l'autre qu'on peut grosso modo considérer comme l'après-Truffaut, parce qu'elle a été impulsée en France par **Les 400 coups**, et qui suppose au contraire que le regard enfantin devienne le véritable moteur du film. Or ce regard a ceci de merveilleux qu'il découpe et déchiffre le monde comme ne savent plus le faire les adultes : en assumant tous les désordres, toutes les bizarreries de la réalité, et en lui imposant une sorte de rationalité poétique. On l'a vu récemment avec **Hope and Glory** de John Boorman, on le voit encore plus avec **My life as a dog**, car il n'y a même pas de guerre pour justifier l'absurdité qui entoure Ingemar. Il n'y a que le cortège des malheurs ordinaires et des petites joies, et une collection de personnages tellement insolites qu'on les sent tout droit sortis de souvenirs d'enfance embellis par le temps, comme des silhouettes échappées de rêves lointains. Grâce à cette étrange philosophie qui lui fait mettre en rapport les événements les plus divers comme pour trouver sa place dans un monde taillé trop grand pour lui, Ingemar survit à travers le rire et les larmes ; et puisque les vraies raisons pour lesquelles la vie le ballote aussi durement lui échappent, il invente les siennes - avec un regret, toutefois : celui de ne pas avoir tout partagé avec sa mère alors qu'elle était

encore belle et douce et pouvait tout entendre, tout comprendre.

Il y a chez le réalisateur suédois Lasse Halström un véritable talent pour rendre le subtil mélange de bonheur et de peine dont est fait le quotidien, avec des pointes burlesques qui apportent leur originalité au toucher du cinéaste. On peut regretter par moments que **My life as a dog** ait cette retenue si propre à l'atmosphère scandinave, que sa forme et son rythme restent trop discrets par rapport à l'aspect souvent délirant de la réalité qu'il propose. Dans ce cadre feutré, en revanche, la performance du jeune Anton Glanzelius n'est que plus remarquable, car il émane de lui en permanence la plus grande émotion contenue par la plus grande pudeur.

### Lasse Halstöm

Lasse Halstöm est né en 1946, fils de cinéaste. A dix ans, il réalise un thriller de trois minutes, mais sa caméra débute à l'Université par un reportage sur un groupe "pop". La plupart de ses films sont fortement autobiographiques, sauf **Ma vie de chien** - son principal succès - qui ne l'est pas. Depuis, Lasse Hallström a réalisé deux films inspirés de contes pour enfants. Bref, l'enfance est son monde.

Jacqueline Nacache  
*Revue du Cinéma 435 février 88*

### Filmographie

<b>A lover and his lass</b>	1975
<b>Abba-The Movie</b>	1977
<b>Father-to-be</b>	1979
<b>The rooster</b>	1981
<b>Happy We</b>	1983
<b>The children of Bullerby Village I</b>	1986
<b>The Children of Bullerby Village II</b>	1987